

Golias Hebdo n° 342 semaine du 26 juin au 2 juillet 2014

« Annonces » de Nurith Aviv : quand la parole prend chair et que la chair devient parole, Dominique Bourdin

Dans un film de Nurith Aviv de 2008, « langue sacrée, langue parlée », la romancière ronit matalon, évoquant les premières traductions en hébreu moderne de la mishna et du talmud, souligne que « ces traductions ont fait de la langue sacrée une langue parlée, une langue usuelle. la langue sacrée n'était plus une pièce de musée, ou un objet dans une vitrine de buffet bourgeois, qu'il ne faut pas toucher ». en même temps la langue doit rester riche, belle et savoureuse et l'écoute des sonorités y est essentielle.

Avec *Annonces*, Nurith Aviv réalise également en 2013, mais autrement, ce transfert de l'héritage symbolique vers la vie actuelle et donne à voir l'illimité inépuisable de l'interprétation qui est aussi une appropriation subjective toujours singulière et charnelle, en même temps qu'un témoignage à plusieurs voix et une adresse au spectateur.

La beauté plastique et la force symbolique du film *Annonces* font percevoir de façon multi-sensorielle le mystère de toute naissance, et magnifient des paroles de femmes remarquables, toutes confrontées et accrochées aux mots et aux images qui font vivre. Mais le film nous interroge aussi sur la réappropriation personnelle, laïque ou non, mais purielle et non dogmatique, des traditions millénaires et de leurs textes fondateurs, qu'il est décisif et émouvant de réentendre dans leurs langues originales.

Car cette fois, la langue originelle résonne, dès le début du film, sur le fond du cadre d'une fenêtre fermée et de l'ouverture sur des images de ville et de campagne, puis de désert, pour nous faire entendre l'annonce à Marie, à Hagar et à Sarah, dans leurs versions biblique et coranique. Dans un mouvement en abyme, la réception d'une parole est justement ce que le film lui-même présente. Quelqu'un, un messager, un Ange, annonce à une femme qu'elle devient mère. Son enfant sera grand : premier d'un grand peuple pour Ismaël, enfant de la servante Hagar ; enfant de la promesse et de l'élection du peuple pour Isaac, fils

de Sarah, la femme d'Abraham. Au-delà de chacun d'eux, la parole de bénédiction fonde donc l'origine de tout un peuple – de deux peuples, et cette pluralité importe – et donne valeur et sens à leur existence, enracinée à la fois dans un conflit fondateur entre les deux mères et dans une annonce qui vient d'ailleurs. Les scènes sont intimes, bien qu'elles aient lieu au grand air, dans un espace ouvert ; leur portée est historique, voire politique. C'est la fondation mythique, en deçà de l'histoire, qui est support de sens pour l'histoire.

Avec Marie, la naissance à venir, dont l'annonce est première dans le film, ne connaît plus les limites d'une particularité ethnique. L'annonce a lieu dans l'espace intime d'une chambre, mais l'enfant à venir, désigné comme « Fils du Très- Haut » est promis à toute l'humanité. Au conflit antérieur fait écho le contraire, l'alliance entre deux mères, Marie et Elisabeth sa cousine, qu'elle va aider. Du fait de l'annonce, Hagar pleure, Sarah rit – contraste sur lequel Ruth Miriam HaCohen attire notre attention au cours du film –, le mari d'Elisabeth est rendu muet, Marie dit oui. Auprès d'Elisabeth, elle chante le cantique de jubilation d'Hanna, la mère de Samuel, source du Magnificat. Telle est du moins la version de la Bible, car le Coran ne mentionne pas l'acceptation de Marie, mais souligne au contraire la force d'accomplissement de la parole divine : c'est décidé, c'est déjà fait.

Car l'autre caractéristique de ces naissances, c'est qu'elles réalisent l'impossible. Sarah et Abraham sont trop vieux, Elisabeth aussi,

Hanna est stérile, Marie est vierge. Et Ismaël survit malgré le désert où sa mère Hagar est chassée à deux reprises. Mais rien n'est impossible. Ou plutôt – car nous ne sommes pas dans le monde du merveilleux, du conte de fées, sans limites où l'impossible n'existe pas –, ces naissances sont une subversion de l'impossible. Le texte précise en effet, de façon répétitive : rien n'est impossible à Dieu. Quelles que soient les représentations ou le vide de représentations que ce mot Dieu fait surgir aujourd'hui, il désigne ici l'irruption d'une autre dimension (autre par exemple que le conflit sans issue entre Hagar et Sarah confrontées à l'impossible de la grossesse de Sarah), ouverture qui rend possible ce qui était inaccessible et ouvre sur la réalisation du désir. La conception d'un enfant et

l'avènement de la vie sont connotés comme dépassement de l'impossible, triomphe sur la fatalité du néant et de la mort.

un triple texte sacré

Le film crée l'événement d'un triple texte sacré (trois annonces principales, et aussi trois traditions monothéistes distinctes), support et inspirateur de sept paroles de femmes qui nous font entendre successivement leur lecture et leurs associations, dans une attention très forte aux mots et notamment aux noms, à commencer par leur propre nom. Rola Younes, philosophe libanaise, a lu par elle-même, sans culture religieuse préalable et dans leur langue originale, ces textes fondateurs et nous les fait entendre avec saveur (notamment la version coranique de l'annonce faite à Marie, l'apparition de Gabriel –Gibril– à Mahomet et l'errance de Hagar avec le jaillissement de la source zam- zam), sensible qu'elle est aux personnages qui migrent d'une langue à l'autre et d'une culture à l'autre. L'errance dans le désert qui fait suite à la grossesse de Hagar est reprise par Haviva Pedaya, poète, professeur et critique, qui centre son propos sur le désert, mais aussi sur la parenté entre le mot *êm*, mère, et le mot *emouna*, croyance, par l'intermédiaire de *im*, si : la maternité n'est pas certitude mais ouverture des interrogations en même temps que de la confiance, elle est « capacité négative » au sens où Bion reprend l'expression du poète Keats. C'est sur ce fond qu'Haviva Pedaya reprend d'une part l'histoire de Moïse, et de ses mères, sa mère biologique devenant sa nourrice juive au sein de la cour égyptienne de Pharaon, d'autre part celle du conflit entre Sarah et Hagar, source d'un conflit psychique et moral interne pour Abraham. La femme d'Abraham, Saraï, devient Sarah en même temps qu'elle enfante ; Abram lui aussi est renommé Abraham par Dieu lorsqu'il conclut avec lui l'alliance qui fait d'Abraham l'ancêtre d'un peuple et le père des croyants... Paternité et maternité sont-elles une nouvelle identité, nouvelle naissance ou nouveau baptême ? Sarah Stern a choisi le prénom de Sarah plutôt que ceux reçus à la naissance de Saraï ou de Diane, qui restent sans descendance, ou encore que son prénom français de Marielle. Psychiatre en maternité, elle réinterprète le rire de Sarah, non pas un rire d'incrédulité mais une surprise gênée devant l'accomplissement de l'impossible, situation dont elle nous présente un exemple clinique saisissant. Quand la haine a pu s'exprimer, mais que la

reconnaissance affleure aussi – ici la conscience d’avoir été malgré tout portée par sa mère –, lorsque l’ambivalence s’élabore, du nouveau peut advenir.

Ruth Miriam HaCohen Pinczower, musicologue, sur fond de feuillage, nous dit l’importance de la voix. C’est elle qui reprend la visite de Marie à Elisabeth et le chant de joie, de reconnaissance et d’émerveillement du Magnificat, qu’elle a d’abord connu par la musique de Bach. Le nom d’Ismaël signifie « Dieu a entendu », les anges eux-mêmes ont une voix, ces héritages spirituels sont des invitations à l’écoute, réception sensible à l’essence sonore de la langue. C’est la matérialité du son qui exprime sa valeur affective et sa force spirituelle. La parole est active, créatrice : dans les récits de création, de la voix naît la lumière. La voix est à l’origine, y compris pour le fœtus qui entend les voix bien avant de distinguer les corps et les êtres. Le témoignage de l’historienne de l’art Marie Gautheron met aussi en questionnement les rapports entre spiritualité et corporéité : gravement malade, elle a été adoptée à six mois par une mère très religieuse dont elle ne saura qu’après la mort de celle-ci qu’elle est aussi sa mère biologique. Le déni interroge. Mais la tranquillité sereine de Marie Gautheron nous rappelle que toute naissance est aussi une reconnaissance et une adoption. Il est d’ailleurs notable que celle à qui a manqué toute représentation biologique de sa naissance, soit précisément l’intervenante qui nous guide dans les représentations artistiques de l’Annonciation aux XIV^e et XV^e siècles, qu’elle centre à la fois sur la salutation angélique et sur l’acte efficace effectué par la parole de l’Ange : « L’incommensurable de Dieu vient se loger dans ce tout petit ventre », et « l’infigurable dans la figure » précise-t-elle en citant saint Bernardin de Sienne. L’architecture de la rencontre et du décor caractérisent ces peintures italiennes, en perspective (dont celle de Veneziano montrant dans la profondeur du champ une porte fermée au verrou démesuré). Celui-ci est interprété comme mystère, analogue au mur blanc de la fresque de Fra Angelico au couvent San Marco, tandis que les Flamands centrent leurs représentations sur l’intimité de la chambre, paroi fermée mais vaste du retable, qui s’ouvre sur l’histoire de l’humanité, ou chambre intime au lit rouge... L’art est représentation de l’irreprésentable, ce qui nous prépare à la réflexion de la philosophe Marie-Josée Mondzain sur l’interdit des images et sa transgression par son père polonais

émigré en France pour devenir peintre alors qu'on le voulait rabbin. Toute image suscite le désir car l'image est objet d'amour. L'interdit du culte des images tient à leur pouvoir de fascination. Qu'est-ce qui fait la différence entre l'idole, objet de fusion et d'adoration, et l'icône, qui ouvre sur l'au-delà d'elle-même ? La différence n'est pas dans l'image elle-même, elle est dans le regard posé sur elle...

"l'infigurable dans la figure"

Quant à la philosophe Barbara Cassin, a-t-elle choisi les Grecs pour éviter la confrontation au judaïsme ? Elle est en tout cas particulièrement sensible à la façon dont les dieux habitent chez les hommes, pénètrent en eux et les rencontrent. La mer toujours mouvante sert d'écrin à l'idée qu'un dieu qui habite en vous, chez les Grecs, c'est l'enthousiasme au sens étymologique, l'inspiration, et les Muses président aux épopées comme à la théogonie. Ce qui est engendré chez l'homme par la présence et la parole des Muses, c'est le poème. Le polythéisme a ce pouvoir d'enchanter le monde, car celui que vous croisez, vous ne savez jamais si ce n'est pas un dieu.

Il importe de souligner l'écart entre cette forme de pensée à plusieurs voix que nous donne à voir et à sentir le film de Nurith Aviv, pensée plurielle connotée par les réflexions finales sur le polythéisme, et la compréhension dogmatique de l'interprétation d'un texte (notamment dans la théologie chrétienne que je connais

mieux). La pensée théologique se veut régulatrice de l'interprétation, et elle a fort longtemps (sauf dans la mystique) été l'affaire quasi exclusive des mâles... Ici, sans doute parce qu'il est question de conceptions et de naissances, mais peut-être pas seulement à cause de cela, ce sont exclusivement des femmes que nous entendons ; elles parlent avec leur voix, mais aussi avec leur visage, le mouvement de leurs mains, la conviction qui les habite ; et une unité très forte, d'autant plus forte qu'est manifeste en même temps la diversité de leurs parcours, de leurs activités et de leur langues (mais ce sont toutes des intellectuelles, qui ont trouvé leur chemin dans et par la pensée...), est créée par leurs paroles qui se répondent. Dans la tradition chrétienne, l'une des régulations est dans la délimitation du Canon des Ecritures, ainsi que dans le rapport entre les deux Testaments, au risque de réduire la Torah à n'être que l'Annonce de la Nouvelle

Alliance, au sens d'une préfiguration : comme si le centrage du sens était essentiel, avec une focalisation très forte, voire une exclusivité de la figure de Jésus. Mais la pluralité des quatre évangiles, et surtout l'image, convoquée pour donner à voir le message, réintroduisent la pluralité des visions... La médiation de Marie et des saints s'y insère. Dans le judaïsme, l'interdit des images est posé ; mais c'est la mère qui transmet l'appartenance au peuple ; et la pensée rabbinique propose l'étude indéfinie de la lettre pour mieux servir la liberté interprétatrice. Dans le film de Nurith Aviv, la pensée n'est jamais coupée de l'émotion ni de l'histoire individuelle et jamais fermée à ce qui dans la culture, l'histoire, la langue et la terre la nourrissent et la mettent en mouvement. Fenêtres et paysages sont dans ce film de véritables personnages, sujets des récits et pas seulement fond sur lequel est évoqué le rapport de chacune de ces femmes avec les mots et/ou avec les images. Il me semble que l'on est proche de la perspective d'une « décloison du christianisme » (La Décloison. Déconstruction du christianisme I, Galilée, 2005) et des religions telle que l'appelle de ses vœux le philosophe Jean-Luc Nancy, ouverture et désacralisation conduisant à ce qu'il appelle l'Adoration, forme d'étonnement et de respect qui perd sa fixation à une vénération religieuse immobile au profit d'un réveil et d'une reprise vivante d'un sentiment d'émerveillement qui donne à penser et à rêver (L'Adoration, Déconstruction du christianisme II, Galilée, 2010).

D'autant que l'unification de la forme dans Annonces est remarquable : textes dans leur langue originale, voix, images et paysages et la force symbolique que prennent fenêtres fermées ou ouvertes, portes verrouillées ou largement ouvertes sur une perspective. Le procédé est déjà présent dans des films antérieurs de la réalisatrice, mais prend ici tout son sens par rapport à l'effraction des corps de femmes dans la conception et la naissance. Des femmes qui marchent, l'arrivée des couleurs quand la parole commence, le nom posé sur la lumière, font partie de cette dynamique ; elle nous fait aussi passer des paysages de désert ou de ville au mouvement de la mer. Chaque séquence est un univers et l'ensemble nourrit un mouvement de diversité et d'élargissement progressif. L'importance donnée aux noms et les photos des intervenantes à différents âges font en même temps que la parole singulière n'est jamais perdue de vue. Avec la voix qui en est à la fois le

support et le symbole. La voix est en effet la présence de l'affect dans le langage, comme le soulignait le linguiste Meschonnic, ainsi que le psychanalyste André Green. Oui, la parole prend chair, ce qui est rendu sensible par le cadrage fréquent dans le film sur le mouvement des mains des intervenantes. Tout comme la filiation adoptive de Marie Gautheron s'avère être aussi une filiation charnelle, que le déni maternel a cependant occulté jusqu'au bout... Mais le film aborde l'indicible avec douceur, comme le soulignait Jean-Claude Ameisen dans l'un des débats à l'issue d'une des projections du film.

le singulier ne s'oppose pas à l'universel

En même temps, le singulier ne s'oppose pas à l'universel. Car à l'enfant de Marie, de Hagar, de Sarah s'adjoignent non seulement Moïse, Moïse enfant et Moïse législateur, mais aussi les peuples enfantés par Abraham, celui qui naît d'Ismaël et celui qui provient d'Isaac, l'allusion à Samuel, lui aussi enfant de la promesse institué en prophète, l'annonce à Mahomet incapable d'écrire mais à qui il est enjoint de procréer le Coran, et plus largement encore l'engendrement grec du poème par les Muses, ainsi que l'écart entre traditions polythéistes et enjeux des monothéismes.

Dans les Annonciations, la parole se fait acte, elle donne immédiatement chair à l'enfant annoncé. La Bible souligne l'aquiescement de Marie, opposé à l'incrédulité de Sarah ; mais la réinterprétation clinique du rire de Sarah par Sarah Stern, comme jubilation devant l'accomplissement de l'impossible, atténue cet écart voire en inverse le sens. Le christianisme pousse la toute-puissance à son terme en reconnaissant l'enfant né

de l'Esprit non seulement comme Christ et Seigneur (Nouveau Testament) mais comme Dieu (théologie des Pères de l'Eglise et des Conciles). Le rapport à l'impossible, porté par les paroles bibliques et coraniques, suscite notre attention, requiert l'interprétation, et surtout réveille l'indéfini du désir contre toutes les résignations.

un espace de résonance

Par sa réalisation, Nurith Aviv fait plus que donner la parole, elle met en

scène au sens de créer un espace de résonance et de signification qui donne à entendre ce qui advient, mais aussi fait advenir ce que l'on entend. C'est exactement le rôle de l'Ange du Seigneur, de Gabriel pour Marie ou Mahomet, des trois visiteurs pour l'annonce à Abraham et Sarah. L'espace des œuvres d'art représentant l'Annonciation démultiplie et diversifie encore ce cadre qui est ainsi à la fois unifié et ouvert jusqu'à l'illimité – celui du désert et celui de la mer. La pluralité des interprétations fait échec à tout dogmatisme, donne chair à la parole et fait que les individus s'expriment du cœur de leur histoire et de leur culture. Le commentaire final de la réalisatrice souligne la portée critique et politique du propos : « Je suis née sur cette terre où poètes et prophètes ont laissé des traces » et des textes à interpréter, pour penser dans notre diversité et non pour nous battre et nous déchirer. Enfants de l'Esprit, nous sommes aussi enfants de la terre, cette terre si belle que nous montre Nurith Aviv. Son film est surgissement et ressurgissement de tout un monde, parole adressée à l'histoire de chacun, annonce féconde de nos héritages culturels et spirituels. Chacun a pour tâche, à partir des paroles qui l'ont entouré, accueilli et nourri, de recréer l'humanité en lui et de la faire vivre par le dialogue entre nous. Les débats qui ont suivi la plupart des projections, et que nous pouvons voir encore en vidéo, ont mis en œuvre cette invitation. Chaque spectateur est lui aussi rejoint par cette Annonce qui lui est adressée à travers les annonces qui lui sont rapportées et dans lesquelles la chair et le monde se font parole. Le film est proposé à chacun comme engendrement secret en lui d'une parole libre, qu'il s'agisse de propos spontané, d'expression mise en forme, de poème, ou d'œuvre. Et ce film sur les Annonces de naissance fondatrices de notre culture est ainsi, comme l'a dit volontiers Nurith Aviv lors des débats, un film sur les voix, mais aussi un film sur le cinéma.